

SOMMAIRE

Procès-verbal de la séance du 25 octobre 1906. — Un cas d'acclimatation par les jardins alpins, par M. Henri de Boissieu. — Compte-rendu d'herborisations, faites aux Neyrolles, aux marais de Colliard, à Brénod et dans la vallée de Meyriat, par M. l'abbé J.-B. Fray. — Treffort, par M. l'abbé L. Bugnod. — Remarque sur la nidification du Milan noir, par M. H. Bernard. — Notice sur un cas de tératologie animale, par M. H. Bernard.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE

Du 25 Octobre 1906

Sous la Présidence de M. H. de BOISSIEU, Président

Membres présents : MM. de Boissieu, Merlin, Bugnod, Barrel, Barthomeuf, Bernard, Chagny, Joly, Moëgli, Prabel. S'étaient fait excuser : MM. Alloing, Jouvent, Marchand, Matagrín, Moissonnier, Morgon.

Présentation de nouveaux membres. Ont été reçus :

MM. Ed. de la Chapelle, présenté par MM. de Boissieu et Merlin ;

Bréghot du Lut, présenté par MM. de Boissieu et Bugnod ;
L'abbé Gabriel Renoud, présenté par MM. Chagny et Jouvent ;

Gourland, pharmacien, présenté par MM. Bernard et Merlin ;

L'abbé Dubettier, présenté par MM. Bugnod et Catherin ;
Dumas, pharmacien, présenté par MM. Bernard et Merlin.
Le procès-verbal de la dernière séance a été lu et adopté.

M. de Boissieu nous raconte l'étonnement joyeux qui le saisit au mois d'août dernier, lors d'une excursion qu'il faisait en Suisse. A une centaine de mètres de la gare du funiculaire de Naves, il venait d'apercevoir un *Linaria*, inconnu dans les Alpes ! D'où venait ce spécimen ? Du jardin alpin de Rambertia, où l'on rencontre des représentants de la flore des Alpes, sans doute, mais aussi des Carpathes, du Caucase, de Chine et de l'Amérique du Nord. Ce *Linaria pallida*, originaire de l'Italie méridionale, s'est parfaitement acclimaté aux roches de Naves, où il vit et prospère. Comme d'autres plantes déjà, il avait quitté le jardin, et s'était établi à pro-

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 02644346 6



Reçu 20 oct 1906

TREFFORT

Treffort ! ce chef lieu de canton, situé à quelques kilomètres de Bourg, vaut-il vraiment la peine qu'on abandonne ses occupations journalières pour aller le visiter ? Ce doit être sans doute, malgré l'ancienneté de sa fondation, une petite ville comme une autre, trop peuplée (1.531 h.) et trop rapprochée du chef-lieu d'arrondissement pour ne s'être pas hâtée de se moderniser, d'abattre sous prétexte d'hygiène et de confortables ses habitations d'autrefois, afin de les remplacer par ces maisons banales, aux murs bien blancs et aux fenêtres bien alignées, dont la conception architecturale n'a jamais encore causé une méningite à son auteur. Se représenter ainsi Treffort serait commettre une grave erreur. Il faut en prendre son parti et laisser, avec les feuilles d'automne, tomber encore cette illusion.

Un voyage à Treffort est une journée de charmes et un vrai régal scientifique ; il fait le bonheur du botaniste, de l'archéologue et de l'historien, aussi bien que du simple touriste ami des aspects variés de la nature.

Le matin donc du 26 juillet, une voiture antique, — comme il convenait pour une société d'archéologie, — emportait M. le Président et MM. Barthomeuf, Bugnod, Dareste de la Chavanne, Joly, Morgon, Prabel, Roques, sur la route de Jasseron. Le soleil fut assez bon pour se cacher derrière quelques vagues nuages blancs, et ne nous envoyer, durant le trajet, que des rayons tamisés et moins torrides. Apollon, (style archaïque) s'était adouci en notre faveur, et nous lui savons gré de nous avoir permis de deviser et de jouir sans réserve.

En quittant Bourg, à la croisée de la route de St-Etienne-du-Bois, on tourne à droite et on aperçoit le château des Sardières, ancien fief des Grillets et des Palluat de Jalamonde, puis le modeste hameau de Painesuyt, où se sont succédées les familles de Sancia, de Lyobard, où l'on retrouve

le Gascon et Protestant Pierre d'Escodeca, baron de Par-
daillon, gouverneur de Bourg, après lui, un président à
mortier au parlement de Dauphiné, et Samuel Guichenon, le
célèbre historien de la Bresse et du Bugey.

A six kilomètres de Bourg, un peu de fraîcheur matinale,
fort appréciable au commencement de la canicule, nous rap-
pelle que nous traversons le pont du Jugnon, et aussitôt nos
souvenirs nous reportent vers un autre pont du Jugnon,
situé plus à l'Ouest, sur la route de Saint-Etienne-du-Bois,
où l'on fit subir aux terroristes de Bourg de terribles repré-
sailles. (Philibert le Duc).

De loin, nous voyons les ruines majestueuses du château
de Jasseron, dont, à en croire le général Pelloux, le donjon
aurait remplacé une tour romaine.

A Jasseron, la route tournant à angle droit, et se dirigeant
du sud au nord, longe le dernier effort du soulèvement des
Alpes sur les roches jurassiques ; c'est à cette disposition
géographique que le pays doit son nom : Revermont, *rever-*
sum montem, le revers de la montagne.

Nous voici bientôt à Sancia. Pressés que nous sommes
par le temps limité dont nous disposons, nous ne pouvons,
en dépit de notre envie, nous arrêter pour aller admirer une
superbe croix gothique, ou petit calvaire, dont nous connais-
sons l'existence, mais qui se trouve écarté de notre route.
Pendant la Révolution, ce calvaire fut dissimulé sous un
amas de fagots, et sauvé ainsi de la destruction par la pitié
des habitants. Il a été question de le classer comme monu-
ment historique. Dans le village, qui maintenant fait partie
de la paroisse de Meillonas a existé autrefois une paroisse,
sous le vocable de saint Pierre, dépendant de l'abbaye de
Saint-Rambert. Le souvenir en est gardé de nos jours par
une chapelle qui subsiste encore dans le clos de l'ancien
château des Sancia, des Lyobard, des Joly de Choin, et des
Magnanville.

Au sortir de Sancia, la voiture gravit lentement une mon-
tée au sommet de laquelle le chemin a entamé une couche
oligocène.

Puis nous redescendons sur Meillonas ; le cheval trotte
gaîment, le soleil est plus brillant, l'air plus limpide, le ciel

plus bleu ; on dirait qu'une fête se prépare, à laquelle la nature elle-même s'associe. Hélas ! nous courons à une déception : nous constatons que les membres de la célèbre académie ne viennent pas nous saluer à notre passage ; mais nous les excusons, nous avons oublié de les prévenir ! Enfin, passons !

Nous laissons à notre droite le château de Meillonas, qui appartient aux Corgenon, aux Lachambre d'Aix, aux Seyssel (Philibert de Seyssel fut ambassadeur auprès du Soudan, en 1430), et aux Marron. Cette dernière famille fournit la baronne de Meillonas, qui composa des drames et mérita les compliments de Voltaire, et le dernier baron de Meillonas, mort sur l'échafaud, en 1793, (voir Le Duc). C'est dans ce château qu'après des efforts infructueux pour trouver de la houille dans les prés de Meillonas qui ne renferment que du lignite, le baron de Meillonas installa la fabrique des célèbres faïences, pour laquelle la spirituelle baronne ne dédaigna pas de peindre de gracieux sujets.

Nous quittons Meillonas, en traversant l'Esgratet, et nous retrouvons à la montée une nouvelle couche d'oligocène, qui affleura encore à Plantaglay. Ce village, dont une partie appartient à Meillonas et l'autre à Treffort, possédait autrefois sur la colline que nous laissons à droite et qui porte le nom de « La Madeleine », une léproserie ou maladière, où l'on enfermait les pestiférés de Treffort.

La chapelle, remarquée par M^{sr} de Neuville, (en 1655), a subsisté jusqu'à la Révolution. Sur le bord de la grande route, il y a 2 ans, le fermier trouva le cimetière de la léproserie ; en bas, à gauche, est la « Fontaine aux malades », dont la proximité de la Madeleine explique assez le nom.

Nous saluons au passage la montagne de Millenchamp, qui domine Plantagay, et au sommet de laquelle s'ouvre la grotte des Fées. Cette grotte, qui a servi de sépulture à l'époque néolithique, a donné aux fouilles des ossements humains, (parmi lesquels est un crâne qui a paru à M. l'abbé Tournier, avoir été scalpé), des lances de silex, de la poterie, un poinçon en corne de cerf, et des ossements de bœuf, brebis, cerf, mouton, sanglier, marmotte et blaireau.

Nous arrivons au but de notre excursion.

Nous sommes partis neuf, mais par un prompt renfort
Nous formons la douzaine, en atteignant Treffort.

Ces vers que j'hésiterais à appeler cornéliens, me trottaient dans la tête, quand, à peine descendu de voiture, je vis MM. Bozon et Matagrín rejoindre la caravane, qui allait à la cure, chercher M. Philippe, pour être notre guide dans sa paroisse.

Je ne veux pas, après tant d'autres, refaire la description de Treffort. Je n'en dirai donc qu'un mot. La petite ville est bâtie en amphithâtre sur le dernier repli du Jura, dont le sommet est occupé par l'Eglise et les ruines de l'ancien château. Les maisons semblent ainsi monter à l'assaut du sanctuaire ou se grouper au pied, le plus près possible, du château dont elles acceptaient la souveraineté en échange de sa protection. La direction générale des demeures est donc du N. au S. avec porte d'entrée et fenêtre correspondante, à l'Est ou à l'Ouest.

Les chemins sont étroits, montants, malaisés, reliés entre eux par des *renons*. Ce mot d'origine inconnue sert à désigner des passages étroits, perpendiculaires aux routes, et ne permettant pas à deux personnes de marcher de front. Les renons, d'ailleurs, ne correspondent entre eux que très imparfaitement, et, au sortir de l'un il faut faire quinze ou vingt pas sur la route, pour trouver l'entrée de l'autre ¹. Pourquoi cette disposition fantastique ou capricieuse dans ce qui semble à première vue devoir être simple ? Pourquoi trouvons-nous un dédale, là où nous espérons rencontrer un « sentier de traverse ». C'est que nos ancêtres avaient à prévoir des dangers d'invasion, de guerre, que nous ignorons et ils y avaient pourvu. A une époque où un chevalier seul pouvait défendre le passage d'un pont, comme le fit Bayard, on voit de quel secours pouvait être le *renon* pour un soldat : est-il poursuivi par plusieurs ennemis ? l'étroitesse du chemin lui permet de diviser ses adversaires pour les combattre un à un ; veut-il attaquer à l'improviste, où doit-il fuir ? La connais-

¹ Le réseau des renons a été très amoindri ; devenus inutiles, rien ne les préservait de la destruction. Les propriétaires des maisons en ont fermé un grand nombre.

sance qu'il a de ces sentiers lui donne un immense avantage sur un adversaire qui ignore le secret du labyrinthe. Le soir, à la nuit tombante, l'obscurité de ces couloirs rendait toute poursuite impossible.

Mais ces dangers de guerre existaient-ils ? Certainement et il suffit de considérer la situation géographique de Treffort pour s'en convaincre : il est à la tête d'un passage qui fait communiquer la Bresse et la Suisse, c'est une position stratégique que se disputeront les propriétaires de ces provinces.

De plus, c'est à Treffort que furent longtemps les frontières entre la France et l'Espagne ; la ville supporta donc le contre-coup de toutes les guerres que se livrèrent les deux royaumes.

Ces luttes, dont Treffort eut à souffrir, furent comme la rançon de la beauté du site.

De Treffort, en effet, si l'on jette un regard circulaire du côté du couchant, la vue s'étend, par delà la vaste et fertile plaine de la Bresse, qui s'étale, comme un tapis multicolore sous les pieds du spectateur, de la Bresse charollaise à Lyon, dont on devine la position dans la brume d'un horizon indécis. Le panorama embrasse donc une grande partie du bassin de la Saône. Au Nord et au Sud s'allongent les premiers soulèvements du Jura. Au levant, Treffort, est dominé par la Coconne, la Roche aux Pantières, au sommet de laquelle est la grotte de la Cabatane. Un peu en avant de ce mont et s'élevant de la base, surgissent à droite et à gauche « monts sur Vigne » et Montcel. C'est entre ces deux collines que s'ouvre le col qui établit les communications entre la Bresse et le Bugey. Ce passage fut autrefois, à la base, interdit par un barrage assez élevé, qui retenant les eaux qui descendaient du flanc des trois Montagnes, formaient un lac artificiel aujourd'hui disparu. Il n'en reste que des noms : les Engoulures, le pont de la Barre. Cette masse d'eau, dont l'écoulement pouvait être réglée à volonté, ne servait-elle pas à maintenir et à régulariser le débit du Nacartan ? J'ai négligé de me renseigner à ce sujet et il n'est pas permis de tout savoir, disait déjà le sage Horace :

Quærere distuli, nec omnia scire fas est

D'ailleurs ce n'est pas la seule question que nous avons omis de traiter ou que nous n'avons qu'effleurée. Le vaste sujet des mœurs locales ne peut se creuser en une journée, même par l'union de plusieurs bonnes volontés. Quelle est l'influence du pays sur le tempérament des habitants ? Que leur reste-t-il de leurs vieux usages locaux ? Quels usages nouveaux se sont introduits ? Sous quelle impulsion ont-ils pris naissance ? etc. Je ne fais que signaler cette étude à entreprendre, persuadé qu'il se trouvera dans notre société une compétence qui l'abordera.

Mais il est temps de se mettre en route. Sous la conduite de M. le Curé nous traversons le pont du Nacartan. Cette petite rivière, aujourd'hui perpétuellement asséchée, a pourtant fait mouvoir autrefois les moulins des ducs de Pont-de-Vaux. Au ^{xiii}^e siècle, elle servait de limite aux franchises de la ville. La pioche des démolisseurs a tout récemment fait disparaître une tour carrée, puis les maisons des Saint-Trivier et des Varax, qui étaient derrière la porte de la ville.

Nous traversons le champ de foire, autrefois « les Terreaux », et nous entrons dans l'ancien prieuré des moines de Nantua auxquels appartenait la paroisse de Treffort. Aménagé au gré des exigences modernes, le prieuré garde encore de son ancienne splendeur, des poutres d'une longueur inusitée et de superbes plafonds à la française. La propriétaire nous a gracieusement montré l'ancien jardin en terrasse, d'où l'on a une vue agréable sur la Bresse et sur le col des Engoulures, et la magnifique cave voûtée où s'entassait le produit des dîmes. Le prieuré paraît avoir été transporté dans la ville, tandis qu'aux premiers siècles l'Eglise et le Monastère étaient au « monetay » à dix minutes environ à l'ouest.

Nous remontons la rue Bourgravier ; mais que ce nom ne vous induise pas en erreur : la rue est victime de sa trop forte déclivité, le gravier en est absent...¹ On s'en console d'ailleurs aisément : le regard est occupé à considérer de vieilles maisons avec portes gothiques à l'accolade du ^{xvi}^e siècle, des fenêtres à meneaux et des ouvertures de cave monumentales. Quel-

¹ D'ailleurs, l'étymologie ne parle pas de gravier, mais de gravir.

ques-unes de ces caves — honni qui mal y pense ! — ont même un attrait spécial, celui du mystère, ce sont des caves à secret. J'ai pu, guidé par M. le Curé dont l'amabilité pleine de discrétion et la renommée de science sont des clefs qui ouvrent toutes les portes, visiter deux de ces caves. Dans un coin obscur de la cave principale s'ouvre un petit passage de un pied $1/2$ de large sur 4 ou 5 de haut, environ, taillé dans le roc. Avancez avec précaution, faites un pas ou deux et vous entrez dans une petite cellule, à peu près carrée, creusée également dans le roc vif, et dont les dimensions varient, mettons en moyenne six pieds de côté... Dans un coin de ce réduit, vous trouvez une nouvelle ouverture, semblable à celle par laquelle vous êtes entré, puis un nouveau réduit, etc., et ainsi de suite, trois ou quatre fois. Dans ces caves secrètes, vous remarquerez encore de petites cachettes, ou creusées dans le rocher, ou formées par des vases de terre, cimentés sans aucun ordre, dans la paroi. Si, malgré tous ces détails, vous trouvez que ma peinture manque de précision, consolez-vous, en voici une que me rappelle la similitude des chambres, et qui est plus vague encore.

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas.
Tout ce que j'en sçai sans compas
C'est que depuis l'oblique entrée
Dans cette cage resserrée,
On peut former jusqu'à six pas.

Ainsi parlait Gresset. Et pourtant ! Il logeait au-dessus du cinquième étage et il avait une « lucarne mal vitrée » pour lui donner de la lumière, tandis que ces caves, où vous vous promenez par l'imagination, s'enfoncent sous la route dans des directions inconnues.

A quoi pouvaient bien servir ces sortes de prisons, d'oubliettes ou d'*in pace* ? Avec des dénominations aussi horribles, il serait facile à un romancier d'inventer des histoires capables de faire dresser les cheveux, de rappeler les Vestales, condamnées, pour une faute, à être murées vivantes dans une prison avec un pain et une cruche d'eau destinés à prolonger les affres de l'agonie, de composer un drame terrifiant au fond d'un cachot obscur... En réalité, la vérité est bien

plus simple. Nos bons vignerons, toujours sur le qui-vive, tenaient à s'assurer, en cas d'invasion, la possession de leurs récoltes et de leurs économies ; dans ces caveaux, dont il était facile de dissimuler l'entrée, elles étaient à l'abri des dangers d'incendie, ou des regards indiscrets d'un « soudard, paillard et pillard »...

Quittons les caves obscures et froides, et remontons à l'air et au soleil.

En haut de la rue Bourgravier, avant d'arriver à l'Eglise, à gauche, sur une maison, se remarque un écusson. parti d'un lévrier grim pant et d'un léopard de même, avec la date de 1556. Ce sont les armes d'un Chichon, époux d'une Lyobard de la Botte. L'écusson était autrefois sur la maison d'en face, demeure de Aymé Chichon, protonotaire apostolique, curé de Treffort, prieur de Domsure, chanoine de Genève et de Lausanne. Cette famille, célèbre par la donation du triptyque de Bourg, et par les positions éminentes de ses membres, était originaire de Treffort, mais elle avait une maison à Bourg, où elle habitait l'hiver. Cette maison ayant été démolie en 1556 pour faire place aux fortifications que l'on agrandissait alors, les Chichon revinrent se fixer à Treffort.

Quelques pas nous amènent devant l'Eglise. Là, les avis comme les émotions se partagent. Tandis que les amateurs de science héraldique, les fervents de vair, de quartier, de sinoples, de dextre et de sénestre considèrent avec une joie contenue, à droite du portail, un écusson aux armes pleines de Savoie ; à gauche, un autre écusson entouré du collier de l'Annonciade blasonné des alliances d'Emmanuel Philibert, dit : le duc Tête de Fer, le vainqueur de St-Quentin, et l'époux en secondes noces de Marguerite de France¹ ; les artistes au contraire ne sont pas contents : ils regardent avec tristesse ce pauvre portail, que l'on reconstitue par la pensée dans son état primitif, parce que les principales lignes en sont conservées, mais qu'une affreuse marquise moderne

¹ Dont on peut voir les armoiries dans un jardin qui dépendait autrefois de la maison des Comtes de Saint-Trivier et qui appartient actuellement à M. Emmanuel Gindre.

masque désagréablement, et à qui des mutilations, suivies de restaurations maladroitement, enlèvent son cachet original. Dès l'entrée dans l'Eglise, qui date de 1289 et qui est du style-gothique à lancette, nous remarquons la déviation de l'axe de la nef, qui fait reporter le chœur au nord. Les premiers architectes chrétiens, à partir au moins du ⁱⁱⁱ^e siècle, aimaient en effet à rappeler aux fidèles, par la forme même de l'Edifice, la figure de Notre Seigneur au moment où il mourait sur la croix, la tête inclinée sur l'épaule. Le premier pilier à droite est couronné d'un chapiteau fantaisiste assez curieux : il est formé d'un chapelet dont le premier grain serait une feuille de plante aquatique et le dernier une tête d'homme. Les grains intermédiaires servent, par des modifications insensibles, des reliefs ou des creux de plus en plus accentués, des contours de plus en plus allongés ou resserrés, à faire petit à petit de la feuille une figure humaine. Ce jeu, que l'on retrouve encore dans les almanachs modernes, est donc bien ancien.

Le chœur de l'Eglise est orné de stalles magnifiques qui proviennent de la chartreuse de Ségnac, et qui furent placées là, lorsque le culte fut rétabli, après la Révolution.

Sur une petite place, en face de l'Eglise, une croix de mission est ombragée par deux vénérables tilleuls, derniers vestiges d'une antique coutume. A défaut de local spécialement destiné aux réunions publiques, les habitants d'un bourg se groupaient, au sortir des offices religieux, à l'ombre d'arbres touffus pour recevoir communication verbale des ordres de l'autorité, et discuter même des besoins de la commune. On se donnait également rendez-vous sous l'orme pour faire des échanges, conclure un marché, etc. et il s'est trouvé des cas où le premier arrivé attendait longtemps, si l'on en croit la locution goguenarde : « Attendez moi sous l'orme. »

Entre l'église et la cure, un portail solitaire et quelques tours croulantes sont tout ce qui reste d'un ancien château qui eut ses jours de gloire. Propriété des Coligny, des La Tour du Pin, il passa, par suite d'une guerre, aux ducs de Bourgogne, puis aux comtes de Savoie, qui le firent reconstruire.

En 1586, il fut vendu à Joacnim de Ryx, le célèbre marquis

de Treffort, général d'Emmanuel Philibert. Joachim ayant été vaincu, il vendit son château au fameux Lesdiguière son vainqueur. Lesdiguière y installa Marie Vignon, qu'il créa marquise de Treffort, pour l'épouser sans déchoir de son rang. Le château passa ensuite aux d'Urre d'Aiguebonne, aux Perrachon et enfin aux Grolier. Derrière le château, dans une couche de séquanien, l'un de nous cueillit des térébra-tules.

La cure qui datait du xiii^e siècle, ayant été détruite par un incendie, on la reconstruisit en 1638, à son emplacement actuel. Dans le jardin, au fond d'une allée, est une antique statue de bois, placée dans une niche dont les éléments ont été empruntés aux briques du dallage du château. Deux boulets de pierre, de 0 fr. 30 centimètres de diamètre, provenant aussi du château, sont placés, bien inoffensifs, sur le mur d'une citerne.

Nous redescendons par la rue Ferrachat, dont le nom vient de via ferrata, comme le prouve un document ancien, qui la désigne clairement, et parle de : caput itineris ferrati. Cette étymologie est conforme d'ailleurs à l'expression moderne : ferrer un chemin, pour l'empierrer, le rendre dur comme fer. Nous y remarquons en passant une porte en anse de panier, qui rappelle le gracieux style de Brou. La maison a appartenu au Seysiriat, famille qui donna des notaires à Treffort. En face, est un pilastre creux, en pierre, qui conduisait les eaux du toit à une citerne. S'ils avaient continué ce genre de travail, les tailleurs de pierre auraient été de redoutables concurrents pour les ferblantiers...

Il fait très chaud, le soleil est brûlant, midi sonne, et tandis que nos têtes se remplissent, nos estomacs se creusent ; aussi, nous arrivons dans de bonnes dispositions, chez M. Guy, successeur de M. Raymond. Je ne veux pas faire de la réclame, notre bulletin n'a pas ce but ; mais je tiens à exprimer à M. Guy toute notre reconnaissance pour la façon dont il nous a restaurés. Un diner très moderne, abondant et savoureux, un service impeccable, nous ont rappelé que nous n'étions pas contemporains du mammoth ou de l'ours des cavernes, mais que nous vivons au xx^e siècle, dans un département qui se flatte d'avoir donné naissance à Brillat-Savarin.

Nos forces réparées, nous remontons la grand'rue. Nous laissons à notre droite la maison des Mareschal de Treffort, branche de la famille des Mareschal de Meximieux; une vieille cheminée, ornée des armoiries de la famille, est une preuve authentique de l'emplacement de leur demeure. A notre gauche, la maison Pomat a été bâtie sur le terrain qu'occupait la maison de Laurent de Gorrevod. La peste sévissait à Bourg, et Laurent de Gorrevod avait pris, pour arrêter les progrès du fléau, des mesures d'hygiène énergiques. Les habitants de Bourg, les considérant comme trop sévères, refusèrent de s'y soumettre. Pour réprimer cette insubordination, dont les conséquences pouvaient être désastreuses, Laurent imagina un expédient original : il s'éloigna de Bourg en promettant de n'y rentrer qu'après la cessation de la peste ou la soumission à ses ordonnances. Il se rendit à Treffort, qui devint ainsi pendant quelque temps le siège du gouvernement de Bresse.

Un peu plus haut, à droite, la maison de M. Auguste Masson a appartenu à la grand'mère de Vaugelas, Bonne de Chastillon, Veuve de Philibert Favre, avocat fiscal de Bresse. Cette maison resta, jusqu'au milieu du xix^e siècle la propriété de la famille de Chastillon.

Dans la même rue, et à gauche, l'on rencontre successivement plusieurs demeures célèbres à des titres différents : celle de Perrier de la Balme, habitée actuellement par les familles Vincent et Piquet. (A la restauration du culte, Perrier de la Balme, dont le nom a été depuis donné à une des Places de Bourg, vendit à la commune de Treffort les stalles de Sélignac) — plus haut une des maisons de Bonne de Chastillon, avec la date de 1447. On a trouvé un inventaire qu'elle fit faire avant de louer cette maison ; puis les Halles nouvelles, construites sur l'emplacement des halles anciennes, qui existaient déjà au xiv^e siècle, et qu'un incendie avait détruites ; contigüe aux halles une maison qui forme un joli cottage, au dessus du seul petit parc qui existe à Treffort. C'est là qu'était primitivement l'hôpital, dont la chapelle, qui existe encore, recevait les assemblées communales ; dans le même local était l'école. Tout fut vendu par la ville, que venaient de ruiner la peste et la guerre de conquête de François I^{er}, à la

famille Rossan, dont le chef était châtelain et notaire du lieu. A la fin du XVII^e siècle l'un des Rossan fit don de ces bâtiments à Messieurs de Saint-Lazare de Bourg (Lazaristes) qui les possédèrent jusqu'à la Révolution.

A la suite de cette maison sont les écuries du marquis de Treffort, dont la résidence, quand il venait dans le chef-lieu de son marquisat, était en face, (actuellement la maison de M. Maillet Félix.)

Nous terminons par la maison de M. Authier maire de Treffort et député. Cette demeure appartient à la famille Bouveyron dont un membre fut député aux Etats généraux et fit partie de l'Assemblée Constituante.

La visite de Treffort est achevée ; nous nous acheminons vers la montagne par le Carrouge et l'ancienne porte du Canalon. Un coup d'œil jeté en arrière, — on ne quitte jamais sans regret une ville si féconde en souvenirs, — nous permet d'apercevoir quelques restes des Anciens remparts, la tour du Renard, et surtout l'Eglise dont le chœur est de plusieurs mètres plus élevé que la nef. Pourquoi cette disposition curieuse ? L'explication en est simple : l'Eglise est restée inachevée. Les moines de Nantua en avaient construit le chœur, le peuple devait en construire la nef, et les seigneurs et les bourgeois se réservaient les nefs latérales où ils auraient établi leurs sépultures. Le chœur était achevé, quand la guerre survint, avec son cortège habituel de misères : peuple, seigneurs et bourgeois ne purent mener à bien leur entreprise ; les travaux furent interrompus ; on se contenta de jeter sur des murs, que l'on se proposait d'élever plus tard, une voûte provisoire :

Cela dure ainsi depuis 6 siècles :

Le provisoire est devenu définitif.

Ce coup d'œil jeté en arrière, la marche continue. Bientôt un silence relatif s'établit. Si la conversation n'a plus le bel entrain qui l'animait tout à l'heure, n'en accusez qu'un maudit sentier, que les chèvres, dit-on escaladent sans peine. Ce n'est pas notre cas. D'ailleurs, le groupe des excursionnistes se disloque un peu.

Trahit Sua quemque voluptas,

chacun s'en va de son côté, au gré de ses désirs : botanistes à droite, géologues à gauche, et spéléologues droit devant eux, ce qui leur permet de voir en face d'eux l'entrée de la grotte de la Bulmette. Des fouilles antérieures y ont découvert quelques débris néolithiques, lames de silex, ossements, poteries, et une hache en serpentine brisée.

Des marnes bleuâtres nous avertissent que nous marchons sur une couche jurassique moyen, qui forme l'assise du chemin des Engoulures. Cette antique voie celtique reliait la plaine bressane à Genève. A mi-montagne, nous trouvons sur le chemin

Echinesperium lappula, Scop.

Vicia dumetorum, Lin.

Deux plantes assez peu communes. Nous reconnaissons aussi au passage

Seseli montanum.

Melica ciliata.

Un peu plus haut, nous entrons dans une petite vallée dont le sommet est opposé à celui de la vallée de Rosy.

Le Crêtelet se dresse devant nous, comme un petit promontoire ou un contrefort de la montagne. Isolé, abrupt, le Crêtelet, où l'on a découvert un tombeau de l'âge de bronze, a probablement, au temps des invasions barbares, servi d'oppidum ou de refuge, sa forme se prêtant admirablement à cet usage. Grimper, jusqu'au sommet, établir un concours de souplesse avec nos vigoureux ancêtres, c'est bien là une tentation pour de jeunes et agiles mollets, qui ne désirent que prendre de l'exercice... mais, il y a aussi dans le groupe les gens graves pour qui le goût des prouesses est passé, il y a aussi et surtout le programme, l'inflexible programme qui nous refuse ces distractions où nous perdriions trop de temps, et gaspillerions des forces qui trouveront bientôt un meilleur emploi. Après avoir cotoyé la montagne nous retrouvons le chemin des Engoulures, mais pour le quitter presque aussitôt, et gravir le sommet de la roche aux Pantières.

La saison trop avancée et la sécheresse qui sévit ne nous permettent pas de découvrir trois plantes subalpines qui ont élu domicile dans ces parages :

Draba, *Azoides*, Lin.

Aconitums, Anthora, Lin.

Carlina (arrière-saison).

Nous atteignons enfin l'arête de la montagne, qui, jusqu'à la fin de la guerre de Trente Ans, servit de limite entre la France et l'Espagne, et nous la longeons jusqu'à ce que nous arrivions à la grotte de la Cabatane.

Formée par une fente de la montagne que les eaux agrandirent, elle est à quelques mètres au dessous de la roche la plus élevée de la roche aux Pantières. On y a trouvé des sépultures fort intéressantes de la fin de l'époque néolithique. Dix corps y étaient enterrés, accroupis suivant le rite funéraire de cette époque, et accompagnés de haches polies, de lames de silex, d'outils en os, d'amulettes, de poteries et de reliefs de repas offerts aux morts. Pour plus de renseignements, nous renvoyons à la savante et scrupuleuse étude qu'en a publiée M. l'abbé Tournier dans le *Bulletin* de notre Société (n° 27, 2^e trimestre 1902). Quelques-uns d'entre nous poussés par le désir bien légitime d'emporter un souvenir de leur visite à la grotte, se remettent à fouiller, du bout de leur canne, les replis de la grotte et les déblais qui la précèdent ; ils découvrent sans peine un certain nombre d'ossements, des machoires, des dents, des phalanges, des apophyses et des débris de poterie.

La fièvre des découvertes les saisit, il leur en coûte de ne pas donner un dernier coup dans la terre... mais il faut s'arrêter ; déjà le soleil, qui tout à l'heure nous grillait sans mesure lorsque nous gravissions la côte, nous joue maintenant le vilain tour de descendre à l'horizon avec une vitesse désespérante. Il ressemble à un gros œil narquois qui se moque de nos enthousiasmes de chercheurs. Hâtez-vous ! semble-t-il nous dire, ou sinon je vous laisse dans l'ombre, dans l'ombre de la grotte où vous pourrez dormir à votre aise sur les ossements de vos ancêtres, avec des rêves néolithiques... Cette perspective, pour alléchante qu'elle soit, n'a pas le don de nous convaincre, ni le pouvoir de nous retenir, et nous rejoignons notre voiture qui nous attend au sommet des Engoulures.

Nous laissons à l'est le pittoresque cottage de Lapeyrouse, où le propriétaire, M. Chanut, trouva dans l'Astartien le

Steenosaurus Burgensis-Chanuti, qui est une pièce unique, ornement du musée de Bourg à qui l'heureux inventeur le donna généreusement.

Notre route s'engage dans la vallée où se sont établis les villages de Montmerle et de Drom, et qui se termine à Ramasse. Cette vallée n'a point d'issue ; elle forme la cuvette d'un lac, qui, s'il faut en croire un vieux titre cité par un géologue lyonnais, aurait encore existé au ^{xiii}^e siècle, avec droit de pêche et de chasse appartenant au seigneur de Drom... Ce lac a disparu, il a eu le sort de toutes les eaux qui jaillissent du calcaire ou reposent sur lui, il est descendu plus bas, et s'est changé en une nappe d'eau souterraine dont la présence est signalée par la source de Grenoche, près Montmerle, et par la multitude des « emposieux » ou « embosieux » que nous avons remarqués. Après une forte pluie, le lac s'élève rapidement jusqu'au dessus du sol ; l'eau sourd par plusieurs ouvertures et a bientôt rempli les bas-fonds. Elle s'écoule à l'est ; passant sous une colline, elle débouche à Rochefort, dans la vallée du Suran. Un tunnel de 960 mètres de longueur a seulement rendu l'écoulement plus rapide ¹. Nous n'avons pas joui du spectacle peu ordinaire d'une vallée inondée par des sources en forme de geyser : l'acteur principal pour ce genre de représentation, l'élément liquide faisait défaut. Nous nous contentâmes de considérer le lieu de la scène.

Pour remédier aux inconvénients de la sécheresse, les habitants de Drom ont, cette année, rouvert un puits, creusé depuis près de 50 ans, et que des mesures de prudence avaient fait fermer : ils ont trouvé l'eau à 26 mètres de profondeur.

Cette nappe d'eau souterraine semble correspondre, à l'ouest, avec les sources de France et Meillonas, et se ramifier peut-être, ou même s'alimenter à la grotte de Jasseron ² dont le fond, situé à 100 mètres environ au dessous de l'entrée, est un vaste réservoir. A un moment donné, nous mar-

¹ Bulletin de la *Société de Géographie de Lyon*, mai 1887, notice sur la vallée de Drom, par M. Humbert de Mareste.

² Explorée en 1886, par MM. Morgon, Louis, Villefranche, Vial, Dupupet, etc.

chions donc sur un précipice, sur un gouffre plein d'eau, et nous ne nous en sommes pas aperçus ! Les moyens de constatation ne manquaient cependant pas, le coudrier est abondant sur les bords de la route, mais nous avons négligé de nous munir de la baguette traditionnelle. Nous regardions Ramasse, célèbre par les fouilles de notre collègue, M. l'abbé Beroud, qui, de 1883 à 1898, y a découvert de nombreux ossements d'animaux quaternaires.

Une longue montée sur le flanc est de la montagne à l'abri du soleil, nous procure le plaisir d'une marche à pied, et nous amène au « Four à chaux », d'où l'on admire la gracieuse petite vallée de « France », et, plus au nord-est la vallée où prend naissance le Sevron...

C'est sur cette impression de tourisme que se clôt notre excursion, car bientôt nous atteignons Jasseron et la route par laquelle nous sommes venus le matin ; nous rentrons gais et contents, l'intelligence satisfaite, la mémoire bourrée de souvenirs, le cœur souriant ; la journée était bien remplie, il ne restait qu'à en consigner les détails sur le papier : c'est fait.

L. BUGNOD.

Remarque sur la Nidification du Milan noir

Milvus Niger, Briss

Au sujet des oiseaux de proie migrateurs du département de l'Ain, on remarque deux espèces de milan : le milan royal et le milan noir.

1^{re} Espèce. — *Le milan royal*. — *Milvus regalis*, Briss. — Ce milan se trouve dans presque toute la France ; il vit sédentaire dans certaines localités, principalement dans le département des Landes ; dans notre région, il est rare et classé parmi les oiseaux semi-sédentaires ¹ il arrive ordinairement en avril pour émigrer fin octobre ou novembre ; j'en possède un joli sujet ♂ qui m'a été apporté vivant de Saint-

¹ *Migration des oiseaux*, par le docteur F.-B. de Montessus.